

DER WÜTENDE

Assis à califourchon à l'arrière de sa barque en bois écaillé, René se dirigeait lentement vers le large. Un de ses pieds glissait mollement à la surface de l'eau, sa barbe blanche plaquée par le vent sur son visage meurtri par le sel et le temps.

En ce mois de juillet torride, la légère brise nocturne allait céder la place quelques heures plus tard à une fournaise que seuls les gens du Sud sont capables de supporter.

La nuit avait tiré sa révérence, révélant une timide lueur cotonneuse qui s'élevait et s'étirait doucement sur l'horizon. Les yeux posés au loin, le vieillard se retourna péniblement en direction de la ville qui l'avait vu naître quatre-vingt ans plus tôt. Comme tous les jours depuis ce qui lui semblait une éternité, il scrutait, comme on contemple une femme, les contours de La Ciotat, antique cité qu'il connaissait par cœur. Il se perdit un moment dans les méandres de sa mémoire sans faille, chaque ruelle ou recoin de la rade et de la baie le ramenant à un épisode de sa vie, bon ou mauvais.

À l'avant de la barque, Raymond dormait paisiblement, recouvert d'un morceau de toile élimée.

Âgé de sept ans, le petit-fils de Louis, l'ami de toujours de René, se proposait souvent pour l'accompagner sur le *Marie-Jeanne*. Les vacances scolaires avaient débuté et René avait souri, la veille, en voyant le petit garçon arriver. Il le savait impatient de sortir en mer pour tirer les filets avec son vieil ami.

Ce n'était donc pas la première fois qu'il se proposait, et comme toujours, le vieil homme accepta bien volontiers, ne manquant pas de faire remarquer au petit garçon à quel point son aide était précieuse.

Ils s'engagèrent entre le Sec et l'Île Verte. Ils paraissaient minuscules, comme écrasés entre l'imposante masse rougeoyante et la vaste portion de terre couleur émeraude qui somnolait face aux calanques.

Laissant le moteur tourner, le pêcheur réveilla Raymond en l'appelant de loin. Quelques minutes plus tard, ils arriveraient au point de relève, il fallait être prêts. L'enfant redressa la tête, reprenant peu à peu ses esprits. Il se frotta les yeux et se dressa sur ses jambes engourdis.

René coupa enfin le moteur.

Le pointu s'immobilisa à côté d'une futaille mangée par le sel, sur laquelle était planté un roseau fin et long, coiffé d'un chiffon vert qui pointait vers les astres encore lumineux. Une légère odeur de gasoil chatouillait leurs narines. René invita le petit Raymond à venir prendre place à côté de lui, à l'autre bout de la barque.

Il détourna le regard quelques secondes pour ramener à lui le signal, quand un bruit sourd, immédiatement suivi d'un clapotement, vint briser le calme solennel dans lequel il baignaient.

René se redressa brusquement, ignorant la raideur douloureuse de ses articulations, surpris puis effrayé.

Raymond avait disparu.

Il empoigna fermement le rebord de l'embarcation, se pencha au-dessus de l'eau bleu d'encre de ce côté ombragé du bateau, quand soudain il le vit.

L'enfant, inanimé, flottait sur le dos comme une bouée de mouillage. Ses yeux étaient fermés, son visage ne montrait aucun signe de souffrance mis à part un filet de sang qui s'échappait de sa chevelure fine. René comprit que le garçon avait trébuché et avait basculé par-dessus bord, mais alors que son esprit lui dictait de réagir, de l'empoigner et le ramener dans la barque, son corps restait immobile, tétanisé devant cette scène. Cette scène qui le ramena soixante ans plus tôt, dans les mêmes eaux profondes de la baie...

La barque de Louis et René progressait lentement devant l'Île Verte. Cette île où les Allemands avaient construit, dès leur arrivée, trois bunkers de surveillance et des souterrains les reliant. Elle représentait la première ligne de guet et se dessinait comme le point stratégique et primordial de la protection des côtes assiégées par les nazis en cet hiver 1943.

René était assis sur l'un d'eux, un dénommé Klaus Klingsman, fermement ligoté et recouvert d'un tissu épais qui empestait la sardine. Le jeune SS était arrivé quelques semaines plus tôt, en même temps que les deux cents soldats envoyés sur ordre de Berlin. Apparemment, un groupuscule de résistants se montrait plus coriace que ce que voulait bien l'admettre le général Eirich Sommer, l'officier sur place. Berlin, voyant d'un très mauvais

œil des pertes répétées (inexpliquées de surcroît) dans cette zone dite libre et occupée, avait envoyé une troupe en renfort pour arrêter l'hémorragie.

Le bateau des deux garçons se trouvait pile au centre du globe oculaire de la longue vue allemande postée au plus haut de l'île.

Les canons des mitrailleuses prêtes à faire feu à tout moment suivaient l'embarcation qui voguait à leur droite. Louis se sachant observé, leur adressa un ostentatoire geste amical de la main. L'instant d'après, il coupa le moteur en prenant soin de se positionner parfaitement entre le soleil et la vigie. Une mer d'huile s'étendait devant eux. Alors même que l'ancre n'était pas jetée, la barque ne dérivait pas d'un pouce. L'œil toujours collé à sa jumelle, l'Allemand continuait d'observer le pêcheur qui, délaissant la poupe un instant pour attraper une petite canne à pêche, fixa un appât à son hameçon et se positionna face à l'île.

« Alors ? » demanda son binôme, l'arme lourde toujours pointée vers les deux garçons.

« Alors quoi ? C'est toujours pareil depuis qu'on est arrivés dans cette saloperie de ville... Des pêcheurs, des pêcheurs et encore des pêcheurs. Je ne sais pas ce qu'ils ont tous ici avec la pêche mais je commence à devenir dingue ! » râla le nazi en donnant une claque sur sa longue vue, avant de retourner à son jeu de cartes.

Louis, son bambou toujours à la main, guettait l'éclair lumineux causé par le soleil sur le verre de la jumelle, qui changea subitement de ligne de mire. Il donna le feu vert à René qui se redressa avec autant d'aisance que s'il se trouvait sur la terre ferme. En un souple mouvement d'acrobate, il se retrouva à la proue. Le temps était contre lui et il le savait, il devait faire vite. Les guetteurs pouvaient reprendre du service à tout moment et les abattre sur le champ sans sommation. Dans une boîte en bois, il saisit un mousqueton, dégagea la couverture puante des jambes du soldat, et le fit claquer sur un des maillons de la chaîne qui ceinturait ses pieds.

Louis ressentit une petite secousse dans les poignets et tira d'un coup sec. Un beau pageot se tortillait de souffrance juste à côté du corps de l'Allemand. Le pêcheur prit le poisson dans la main et l'envoya dans un seau à côté de la boîte à mousquetons.

« Toi tu iras dans la prochaine soupe de Denise ! » lança-t-il à voix haute, sans accorder la moindre attention à la scène qui se déroulait derrière lui.

Pendant que Louis s'appliquait à gonfler le volume de la prochaine soupe de poissons de sa femme, René termina de fixer une ancre aux pieds du soldat toujours couvert. Il

demanda à son complice de lui confirmer que les Allemands étaient toujours distraits. Louis leva les yeux sans bouger la tête et répondit par l'affirmative.

René qui se trouvait dos à son ami, découvrit le soldat d'un geste leste. D'abord ébloui par le soleil, ce dernier plissa les yeux et détourna la tête. Mais très vite, son regard revint sur le pêcheur et s'affola.

Quand il était en Allemagne, il avait entendu parler de celui qu'on appelait Der Wütende (Le Fou), mais, à ce moment-là, il avait pensé qu'il était bien plus prudent de venir se perdre dans le Sud, quitte à affronter un tueur fantôme, que d'essayer d'esquiver les bombes et les tirs de mitrailleuses russes sur le front. Mathématiquement, il estimait à un sur mille le risque de croiser le tueur. C'était ce risque qui venait de le frapper de plein fouet et de le ligoter pour l'emmener vers le large.

René jeta l'ancre.

Elle entraîna dans un claquement saccadé la lourde chaîne rouillée vers le fond. Puis, il plaça ses mains sur les reins de l'homme qui commençait à s'agiter, essayant vainement de parler, de se faire comprendre.

« Mmmmmh mmmmmh mmmh... »

Sans s'attarder une seule seconde sur les supplications étouffées du soldat, René fit basculer son corps affolé par-dessus bord.

Les mains cramponnées au pavois de la barque, il contemplait froidement les yeux exorbités d'horreur de l'Allemand, tiré irrémédiablement vers les abysses sombres, dans un cri de terreur muet.

« Et encore un pageot ! » s'exclama Louis.

Les petits clapotis de l'eau sur la coque en bois ramenèrent René à lui.

Raymond avait disparu de sa vue.

Sans hésiter une seconde de plus, il se jeta à l'eau tête première.

Les remous se dissipèrent peu à peu quand le vieillard resurgit des flots salés, tenant fermement dans ses bras le petit Raymond, évanoui mais sain et sauf.

Il voulait sauver cet enfant.

Raymond avait toute la vie devant lui.